

*La fin du monde  
n'aurait pas eu lieu*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Europeana. Une brève histoire du XX<sup>e</sup> siècle*

*Instant propice, 1855*

*Classé sans suite*

*Le Silence aussi*

*Hier et après-demain*

*Histoire de France † À notre chère disparue*

PATRIK OUREDNIK

*La fin du monde  
n'aurait pas eu lieu*



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2017

## RENCONTRE

JEAN-PIERRE Durance émergea du hall et se dirigea vers l'arrêt de bus en face, boulevard Montparnasse, quand il aperçut à la terrasse d'un café un dos qui lui était familier. L'homme au dos s'appelait Gaspard et il sera le personnage principal de ce récit. L'action de Jean-Pierre Durance sera en revanche rapidement épuisée : il n'est pas nécessaire de retenir son nom.

Durance contourna la table pour s'assurer qu'il s'agissait bien de Gaspard, Gaspard Boisvert, dans les 190 cm, large d'épaules, cheveux poivre et sel, petite soixantaine. Puis il dit : "Bonjour Gaspard." Ils ne se connaissaient que vaguement, ils s'étaient rencontrés à deux ou trois reprises, et autrefois, une quinzaine ou une vingtaine d'années auparavant, il aurait sans doute dit : "Bonjour Monsieur Boisvert." Mais l'époque était aux prénoms, c'était plus intime, plus cordial, plus franc, plus international aussi : le monde entier était devenu une agglomération de prénoms.

Gaspard leva la tête. Il semblait reconnaître son interlocuteur.

– Bonjour. Que faites-vous ici ?

– Oh, répondit Durance, c'est juste pour une conf'.

L'époque était aussi aux abréviations.

– Je rentre à Orléans ce soir. Mais vous, que devenez-vous ? On m'a dit que vous êtes revenu définitivement ? Je veux dire en France ? Plus rien ne vous tente outre-Atlantique ? Aux States, comme on dit ?

Gaspard avait exercé, aux États-Unis, les fonctions de conseiller auprès du président américain le plus bête de l'histoire du pays. Cela faisait maintenant plus de dix ans, mais à chaque fois qu'il tombait sur une

connaissance, il avait droit aux mêmes questions. Son interlude américain lui avait fourni, une fois pour toutes, son identité sociale.

C'était d'ailleurs une raison supplémentaire, pour Durance, d'appeler Gaspard Gaspard plutôt que Monsieur Boisvert : conseiller le président américain le plus bête de l'histoire du pays, ce n'est quand même pas rien. Je pourrais peut-être m'inviter à sa table, se disait Durance, j'ai trois quarts d'heure devant moi.

– C'est bien ça.

– Je peux m'asseoir ? J'ai trois quarts d'heure devant moi.

D'un geste, Gaspard désigna la chaise d'en face.

– Que faites-vous depuis votre retour ? J'imagine que vous avez eu des propositions intéressantes. Conseiller le président américain, ce n'est quand même pas rien. Doublement pour un Français.

– Sans doute.

– Vous devriez écrire un livre. Une sorte de verbatim. Ça se vendrait comme des petits pains.

– Sans doute, oui.

Durance ressentit un léger malaise. Les réponses de Gaspard n'entraient pas dans l'ordonnancement habituel des conversations entre gens de bonne volonté.

– Vous venez ici souvent ?

– Tous les jours.

– Vous habitez le quartier ? Excusez ma curiosité.

– Dans un hôtel du coin, oui.

– Ah ? Dans un hôtel ?

– Du coin, oui.

– Ma femme sera ravie de savoir que je vous ai rencontré. Ça doit faire une bonne quinzaine d'années, non ? Voire plus ?

– Sans doute.

Afin d'épargner au lecteur des dialogues fastidieux, résumons : les deux hommes sont restés à la terrasse du café une grosse demi-heure. Déconcerté par l'attitude nonchalante de Gaspard, Durance avait insisté de plus belle, comme il est d'usage dans de telles situations. Pourquoi, excusez ma curiosité, dans un hôtel, pourquoi ne pas être entré dans la diplomatie, d'ailleurs, ce parcours étonnant, ils en étaient, sa femme et lui, les premiers impressionnés. Se souvenait-il de leur ami commun, comment il s'appelait déjà ? Etc.

Après sa conférence, Durance était retourné à la gare ; en repassant devant le café, il constata que le dos de Gaspard était toujours là, mais cette fois il ne l'aborda pas.

Ici s'arrête le rôle de Jean-Pierre Durance.

L'AVENIR n'est plus ce qu'il était. Vous avez dû vous en apercevoir : l'avenir n'est plus ce qu'il était.

Dans le passé, l'avenir se déroulait principalement selon trois modes d'action.

[1] Le monde se terminait et tout recommençait à zéro pour un monde identique, version pessimiste de la plupart des croyances.

[2] Le monde se terminait dans un bain de sang effroyable et ultime et survenait alors un monde de félicité, version optimiste de certaines religions.

[3] Le monde ne se terminait jamais et la félicité, qui en était le ferment, allait grandissant jusqu'à la fin des temps, eux-mêmes renouvelables indéfiniment, version téméraire des fins de l'Histoire.

Mais au début du XXI<sup>e</sup> siècle, ces théories avaient vécu. Les prévisions avaient évolué. Tous les gens dotés d'un certain sens des réalités s'accordaient sur un point : quelle que soit la procédure envisagée, ça finira mal. Soit par un effroyable bain de sang suivi de rien du tout, hypothèse optimiste. Soit par des bains de sang un peu partout suivis par d'autres bains de sang un peu partout, indéfiniment, jusqu'à ce que l'univers se dilate suffisamment pour que sa densité atteigne une valeur infinie provoquant ainsi la destruction des galaxies et des pauvres hères qui les habitent. Certains observateurs y ajoutaient un élément complémentaire : l'abrutissement parallèle et jusqu'ici inconcevable de l'humanité.

GASPARD n'était pas plus stupide que d'autres. Il envisageait l'avenir comme vous et moi. Mais son éducation le poussait à faire comme si de rien n'était. Il avait le don, ou la faiblesse, de faire parfois abstraction de ses certitudes ; alors, pour quelques heures, pour une journée, un prudent optimisme le saisissait. Et si on pouvait influencer sur le cours des choses ? Faire en sorte que l'homme prenne conscience de ses capacités diffuses, faire naître en lui un désir irrévocable de paix, lui faire aimer son prochain, faire que cet amour prévale sur sa cupidité, son égoïsme, sa méchanceté naturelle ? Instaurer un vivre-ensemble doux et paisible qui n'empêcherait pas pour autant l'épanouissement de la créativité et de l'imagination ? Mettre l'homme à l'abri du besoin, rendre le travail plaisant, permettre une mort sereine à tous, empêcher l'univers de se dilater ?

GASPARD était né le 13 février 1955, le jour du dixième anniversaire des bombardements de Dresde, une ville allemande, par les forces aériennes alliées. Les Allemands et les Alliés étaient alors en guerre ; plus tard, lorsque Gaspard naquit, les Alliés et la plupart des Allemands étaient devenus eux aussi alliés. Il était né dans un petit village dans le paysage plat et morne du nord de la France ; je n'ai pas retenu son nom. Sa sœur aînée était morte accidentellement à l'âge de cinq ans, alors que lui en avait trois ; devenu enfant unique dans une famille raisonnablement aisée, il avait le désir confus de satisfaire au mieux l'attente de ses parents, traumatisés par ce que les voisins appelaient leur drame familial. Jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans, il parlait à sa sœur morte et lui demandait conseil ; puis il avait cessé de s'adresser à elle. Lycée à Lille, études universitaires à Paris-Sorbonne, lettres et civilisation anglo-américaines. Sa thèse, jamais achevée, portait sur trois des quatre romans de l'écrivain américain des années 1930 Nathanael West, *Miss Lonelyhearts*, *A Cool Million* et *The Day of the Locust*. Il s'agissait de démontrer l'évolution de l'écrivain : dans le premier roman l'Amérique marche à grands pas à sa perte ; dans le second elle bascule dans le cauchemar ; le troisième aboutit à l'Apocalypse. La fin du monde, déjà. Après avoir quitté l'Université, il avait passé près de trois ans aux États-Unis où il s'était mêlé à l'underground : c'était dans l'air du temps. C'est à cette époque qu'il avait connu la nièce du futur président des États-Unis, ce qui, plus tard, devait pour quelques mois changer sa vie. Ils s'étaient rencontrés à un concert de rock, comme tout le monde.

Dans ces temps aimables, l'Amérique combattait le communisme et l'impérialisme soviétique au nom de la démocratie et de l'ordre marchand, et le communisme combattait l'impérialisme américain et le capitalisme au nom du prolétariat et de la fin de l'Histoire. Le reste du monde n'avait qu'une importance relative.

De retour en France, Gaspard s'établit à Paris comme traducteur : en dehors d'innombrables crétineries que lui faisaient traduire ses éditeurs, il avait pu imposer quelques auteurs qui lui tenaient à cœur : Donald Barthelme, Joan Didion, Richard Brautigan, Kurt Vonnegut. Vonnegut était l'auteur d'un livre sur les bombardements de Dresde, *Slaughterhouse-Five*. Les bombardements de Dresde avaient fait plus de morts que la bombe atomique lâchée six mois plus tard sur Hiroshima, une ville japonaise, mais il était moins célèbre. C'était un fait d'arme banal. La bombe atomique était par contre divinement spectaculaire et il est dans la nature du spectacle d'être plus captivant que le simple décompte de morts. Pour chaque mort il y a eu au xx<sup>e</sup> siècle en moyenne 2,55 vies humaines qui apparaissaient sur Terre, alors que les spectacles qui avaient marqué l'imagination durant cette même période étaient en définitive peu nombreux.

Les bombardements de Dresde avaient fait cette nuit-là quelque 100 000 morts.

255 000 nouveau-nés poussèrent leur premier cri d'effroi.

Mais Gaspard n'était pas encore né.